



**L'agrafe**  
★★★★☆  
MARYLINE DESBIOLLES  
Sabine Wespieser  
145 p., 18 €  
ebook 13,99 €

# La jeune fille qui courait et ne court plus

Derrière le double drame de « L'agrafe », Maryline Desbiolles cherche et trouve une explication.

**PIERRE MAURY**

Voyez Emma Fulconis : « Toujours, on l'a connue qui courait. Notre mémoire nous joue des tours, on exagère, mais il nous semble qu'elle ne marchait jamais comme vous et moi, qu'elle ne pouvait circuler qu'à toute allure, qu'elle ne pouvait faire autrement que débouler, pourvue à la naissance de sandales ailées... » Sa présence bondissante s'impose dans *L'agrafe*. Maryline Desbiolles y retrace l'histoire d'une jeune fille qui est vouée à un avenir moins lumineux qu'il y paraissait quand on a pris la mesure de ses dons de sportive, quand on a su comment, au club d'athlétisme, près de Nice, elle excellait du 100 au 400 mètres et « déploierait bien mieux l'art de la course hors piste, sur les routes et les chemins » tant elle inscrit sa trajectoire dans les paysages auxquels elle semble appartenir, jusqu'à leur apporter par sa présence un supplément d'âme.

Mais deux ruptures se produisent, annoncées avant de survenir. La première touchera directement l'athlète en devenir : « Avant l'été sa jambe sera massacrée. » La seconde provoquera la mort d'un homme, lynché par une meute de

Blancs, on ne sait pas vraiment pourquoi : « Il ne sera pas un migrant, il ne sera pas blanc non plus. Pas migrant, pas arabe, pas connu, pas net, pas blanc. »

Il y aurait donc des chiens racistes et leurs maîtres n'y seraient évidemment pour rien

Deux faits divers, en somme, assez pour infléchir autant de vies. C'est un chien qui s'en prend à la jambe d'Emma. Elle a à peine pris conscience de ce qui lui arrivait quand l'animal l'a attaquée. Parce que, et c'est sous-entendu plus que dit, le chien n'est pas le principal protagoniste de la scène même si c'est bien lui qui a réduit un os en miettes. Ce chien, « elle ne l'entend pas aboyer ni grogner, elle n'entend pas Stéphane dévaler les escaliers ni la télé vociférer, mais elle entend distinctement le père de Stéphane dire Mon chien n'aime pas les Arabes, et la phrase la tourmente, oui, plus que le chien, la phrase la tourmente. »

Il y aurait donc des chiens racistes et leurs maîtres n'y seraient évidemment pour rien. Voilà ce qui remue, à la lecture, plus violemment que si tout était



Marilyn Desbiolles ne laisse jamais retomber la tension. © PHILIPPE MATSAS.

expliqué en long et en large, il y a cette affirmation du père de Stéphane, désengagé de toute responsabilité, de toute prise de position, tranquille en somme...

« Emma Fulconis sait déjà de quoi il retourne, ce que trahit la phrase, bien sûr qu'elle sait déjà. » Encore ne sait-elle pas tout de sa propre histoire et de celle de sa famille, qui l'assignent en victime arabe d'un chien raciste (on ne le répètera jamais assez). Le voile se lève, peu à peu, sur des vérités peu reluisantes, comment, à la fin de la guerre d'Algérie, « le gouvernement français refusait de rapatrier les harkis, les supplétifs de l'armée française, les traîtres pour les Algériens et les moins-que-rien pour les Français que décidément ils n'étaient pas ».

Comment son aventure personnelle s'élargit à un destin collectif, c'est tout

l'enjeu de la deuxième partie d'un roman pendant laquelle la romancière ne laisse jamais retomber la tension. Elle utilise les manques, les emboîtements approximatifs, pour bien faire comprendre que les récits trop simples sont trompeurs. « Il y a du jeu. Des disjonctions. » Les bribes sont une vérité plus nuancée que leur réorganisation artificielle. *L'agrafe*, dont on n'a pas précisé qu'il s'agit ici du péroné, en est une magistrale démonstration.



**Avec Le Soir et Premier Chapitre**  
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.